Le Clown bleu

Devoir de poursuite

16/01/2011

RESCH JM
Alhazen

Deux mois !
Deux si petits mois ! Ils passèrent avec délice au contact du trio des trois frères.
J'appris l'anticipation dans nos numéros, allongeant le temps et permettant d'améliorer le jeu comique sur la piste.
Je compris la nécessaire poésie de la musique ou de la posture inattendue qui forcerait le silence après les rires aux éclats pour des moments de pure merveille !
Le clown se doit d'être le premier des poètes car il promène sa belle candeur dans la dureté de la vie qu'il veut faire oublier.
Je perçus la puissance des liens qui nous tenaient dans nos numéros, l'un attendant l'autre qui répondait à l'appel du troisième dans une savante horlogerie de gestes, de sons et de mimiques contrôlées.
J'appris la patience et l'effort, recommencer, toujours reprendre le geste jusqu'à ce qu'il devienne une partie de soi, un réflexe pour atteindre l'émotion du comique ou la nostalgie poétique du mime qui recueille ses larmes au creux de ses mains.
Et aussi la performance physique, l'adresse qui étonne, le chant qui émeut, finalement la surprise qui vous cueille alors que l'on rit de son burlesque et lui, le clown, qui vous entraîne vers des horizons de perfection, des bulles d'art vrai où il vous enferme l'espace d'un spectacle.
Je voulais être de ceux là !

Je connus des moments d'intense bonheur ! Au moins par deux fois.
Francesco et son rêve d'acrobate finirent par entraîner son frère Ernesto, expert en cabrioles en tous genres, à travailler avec la princesse et ses lipizzans.
Jusqu'à ce fameux soir où le public en délire riait à nos cabrioles faussement maladroites, chutes , fausses notes et bris de cordes !
Alors que nous prenions nos instruments de musique pour le final, la princesse fit son entrée avec trois chevaux gris, elle, debout sur le premier.
On joua, l'orchestre démarra en souplesse, les chevaux tournaient autour de la piste aux ordres.
On vit Ernesto et son vaste pantalon s'envoler après une cabriole et se retrouver sur le dos du second lipizzan, feignant une stabilité hésitante qui déclencha le rire de la foule.
Francesco regardait tout surpris et continuait à jouer, l'équipage marquait la musique, les rires fusaient et puis Ernesto s'envola, cabriole arrière, suspendu un instant entre air et terre, perroquet mulitcolore, et qui retombe sur la troisième monture droit comme un if, les chevaux ne bronchèrent pas.
Et le chapiteau tout d'un coup silencieux, rires suspendus, puis le saxophone qui entraîne l'orchestre, marche militaire, et la clameur du public qui ne riait plus alors qu'Ernesto en un bond nous rejoint et salue alors que la princesse s'en va comme un nuage derrière le rideau.
Ce fut un triomphe !

-Mamma mia ! Ernesto, c'est si dangereux !
-Tou vois Francesco on peut le faire !
Il le serra dans ses bras longuement.
-Si, Tou a pu le faire, Toi et toi seul !
Et on raconta dans la caravane des histoires de héros, de ces artistes de l'impossible qui jouaient leur vie pour quelques minutes de bonheur aux yeux des enfants !

Et puis ils partirent un soir, leurs valises à la main et leur cœur plein de projets.
Dans une envolée multicolore de rubans de papier qui descendait du pont à l'appel puissant de la sirène du départ, je vis leur chapeau qui disait au revoir, au revoir !
Je fis signe de la main ! Je criai !
-Ciao carissimi amici ! Fratelli miei !
Vous m'avez tant appris !
Francesco m'avait dit :
-Tou vas devoir tenir la piste seul mon grand ! Il faudrait que tou sois aussi oun clown blanc comme moi !
-Je ne peux pas, je ne suis pas au niveau !
Ils rirent.
-Alors sois oun clown bleu ! Si tou veux ! Tou as du bleu à l'âme !
Un clown bleu.
L'idée ne fit pas son chemin de suite et je gardai mon vieux pantalon, mes jonglages et mon banjo.

Et puis elle est arrivée, sans bruit, pour ne pas déranger, intimidée par l'ampleur du chapiteau.
Je répétai sur la piste, je commençai à pratiquer quelques tours de prestidigitations qui faisaient disparaître des œufs frais dans mes poches pour les ressortir cuits et durs de mes oreilles ou de celle d'un enfant du public. Frayeur garantie quand on le tapait sur la tête, mais combien de rires lorsqu'on constatait qu'il était dur alors que sur la mienne il s'écrasait mollement en une omelette garantie.
Je répétai la transformation des boules en bouquets de fleurs de papier avec lesquels je jonglai habilement, il m'avait fallu beaucoup de temps pour apprendre le geste qui distrait pendant que l'autre masque la boule et récupère le bouquet, mais l'effet était magique et j'envoyai ces fleurs multicolores de plus en plus haut ne les perdant pas de vue pour synchroniser la réception.
C'est alors que la haut, tout là haut dans le chapiteau elle m'apparut !

Les bouquets retombèrent comme des feuilles en automne. Je ne pouvais me détacher de sa silhouette d'ange sur son cerceau qui balançait.

Je devinai sa grâce et sa force dans des jambes parfaites et galbées, une beauté surnaturelle qui s'envolait pour des jeux compliqués dans son cercle de survie, sa chevelure en chignon, brune elle devait être brune. Et je suivis bouche grande ouverte ses évolutions.
Et elle redescendit doucement, tournoyant dans son cerceau, la tête en arrière, rire sonore !
Elle sauta à terre et me vit sur la piste un bouquet à la main, interdit dans une immobilité de statue !
-Me da ? Muchas gracias ! Mi nombre es Estela.
-Mi nombre es Ariel …..es Louciano ! Je lui tendis mes fleurs de papier.
Elle rit et parla, parla.
J'adorai son phrasé, la musique dans sa voix. Je n'entendais rien, je ne voyais qu'elle, ses yeux marrons malicieux, elle était si belle !
Sa taille de guêpe, ses jambes, ses seins, son visage qui me souriait tendrement, tout en elle m'attirait ! Nous avions à peu près le même âge, moi un peu plus vieux !
Je ne savais pas ce qui m'arrivait, mes nuits étaient agitées de rêves voluptueux mais les matins me ramenaient à la réalité du cirque.
La retrouver, où était-elle ? Je faisais mes tournées d'animaux pour essayer de la rencontrer, mais rien. A la répétition je me retrouvai seul sous le chapiteau, un peu déçu.
J'allai voir ensuite les lipizzans, eux savaient me comprendre.
Je caressai leur museau lorsque je la vis arriver vers moi !
-« Hola Louiciano ¿ Cómo está usted"
Je bredouillai que j'allais bien, qu'elle aussi tant mieux et que j'aimais bien la revoir, que si elle voulait danser je l'amènerai à l'orchestre de tango, là-bas face au théâtre Côlon, on pourrait danser le soir. Tout cela d'un coup, moi certainement les joues en feu.
Elle rit. Ah que j'aimai ce rire qui dévoilait sa gorge et puis j'aimais tout, tout en elle !
Elle caressa les chevaux.
-"Bueno ! Esta noche vamos a ir a bailar."

Nous irons danser, elle dansera avec moi, ce soir, oui ce soir avec moi !
La journée passa à grandes enjambées, moi attendant fébrilement le coucher du soleil !
Pantalon repassé, chemise blanche et cravate, bretelles et chapeau, costume de tango !
Je la vis arriver, robe noire découvrant ses épaules si blanches, elle sentait bon.
-Tu es si belle !
-Toi aussi ! Et elle me prit le bras !

Et on partit dans la nuit chercher le bandonéon de la place qui pleurait ses tangos pour des couples enlacés qui glissaient, se rejetaient pour mieux se reprendre yeux dans les yeux !

On entra dans la danse, elle était si légère, répondant à l'invite, on finit par se trouver et ce fut un tel plaisir, joue contre joue, que la nuit dura et dura, aucun de nous deux ne voulait l'arrêter !
Et le bandonéon se tut, nous étions les derniers .
On se regardait sans un mot, nos yeux s'invitaient. On versa quelques étrennes pour le musicien et on repartit main dans la main.
J'étais amoureux ! Mais j'attendais, je ne savais pas trop comment faire !
Et les jours passèrent, les nuits de tango nous trouvaient de plus en plus proches, mon cœur battant la chamade à chaque fois que je la renversai cherchant ses yeux !
Jusqu'à ce soir où nous rentrions au cirque, tango dans nos cœurs chavirés, alors que nous passions devant les écuries les lipizzans bronchèrent dans leur box.

On alla les voir et elle caressa leur museau.
Je la pris par la taille et l'embrassai fiévreusement, elle me rendit mon baiser et on se retrouva dans le foin qui attendait, il fut notre lit d'amour, ma première nuit d'amour et on se retrouva au petit matin blottis l'un contre l'autre, les cheveux plein de paille.
On s'aima comme des fous et mon numéro fut plein de fleurs et de rires, elle tournait là-haut dans son cerceau et riait à l'avenir ! On avait des idées de numéro ensemble, des espoirs de succès, la vie était si belle !
Je changeai de costume en pensant à Francesco et je mis plus de poésie dans mon jeu !
La princesse apprécia et regarda tendrement notre jeune couple filer son amour.
On vivait dans la même caravane, j'affichai sa photo là-haut dans son cercle sur le mur, nos pas de tango sur la place,
-Moi ? Non, je n'ai pas de photo !
-Alors on va te faire un tableau !
Je ris.

Et puis un jour que nous répétions dans l'arène, les lipizzans qui tournaient, elle qui balançait là-haut !
Un cri, une feuille blanche qui tombe du cerceau, Estela qui glisse et se retrouve là sur le sol, moi avec mon bouquet dans les mains qui ne comprend pas !
On court, on accourt, les chevaux s'arrêtent et attendent.
Moi au dessus d'elle cherchant son regard, n'y trouvant qu'une brume, sa bouche, un filet de sang qui s'écoule et s'arrête et moi qui pleure et qui crie vers le ciel, qui me la prend sans un au revoir !
Je la serre dans mes bras, secoué de sanglots, j'ai trop de larmes à verser, ne me touchez pas ! Laissez- moi, laissez-nous ! Mon amour ne pars pas !
Je l'embrasse, elle ne rend plus mes baisers, déjà le froid ! Elle est partie.
On me relève, on m'entoure, je me retrouve dans la caravane seul, terriblement seul, au mur son image encore qui vole dans le ciel où elle m'attend.
La princesse qui vient éponger ma détresse et qui me serre dans ses bras où je pleure, encore et encore.
Elle a la dignité du silence. Elle attend, elle m'attend.
-Pourquoi ! Mais pourquoi !
Et elle me dit sa vie, la mort de son époux, la dure réalité du cirque, les risques. Elle me dit aussi le bonheur que j'ai connu, si peu le connaîtrons ! Le souvenir qui restera dans mon cœur et puis moi le Clown qui continuera !

-Je ne sais pas ! Mon âme est cassée, je ne trouve plus la marche, elle me manque trop !
-Je sais ! Je sais ! Mais tu verras les clowns ont le masque du rire sur des yeux qui pleurent, leur vie est de donner le bonheur aux autres ! Mais ils picorent au passage.
Ils picorent au passage, je n'ai compris que plus tard !

On l'enterra au cimetière de la Chacarita.
-Qu'elle soit tournée vers la mer, elle me verra partir ou revenir !
On fit descendre son cercueil au fond de ce trou si sombre !
Je pleurai, on avait amené un saxophone et un bandonéon.
Ils jouèrent un tango, notre dernier tango, un de Gardel qui écoutait à côté dans son mausolée.
Je laissai tomber quelques fleurs de papier que l'on recouvrit de terre et elle disparut.
Je lus un poème écrit pour elle sur l'air du tango.

Mes larmes coulent à la mer
Tant l'amour est amer
Certains disent que souvent
Les larmes sont faites de sang

C'est le mien, mon amour
c'est pour toi qu'il coule maintenant
Qu'il coulera toujours
De mes yeux comme des torrents

Parfois, tu verras les étoiles
Eclairer les baisers
De celui qui est resté seul sous la toile
Que tu croiras pouvoir encore aimer

Il te voudrait dans ses bras
Mais moi, je serai là
Comme un guerrier blessé et las
Qui ne peut plus lever ses bras
Mais se bat encore

Car l'amour et la mort s'adorent
Et t'aimer, c'est saigner
Saigner de tous ses pores
Oui, l'amour c'est saigner
Oui, l'amour c'est la mort
Et toi, lumière dans les étoiles
Te voir dans ton cerceau de lumière
Reviendras-tu sous la toile ?

Mon sang dans la rivière
Dis, sais-tu où il dérive ?
Il se perdra sur les rives
De tristes estuaires

Dans ma triste misère
J'imagine soudain
Que tu passes me voir
Que tu me prends la main

Pour danser tout un soir
En souvenir du temps
Où nous étions enfants
Où nous étions fous d'espoir

Mais il n'y a que peu d'espoir,
Que moi et mes sanglots,
Et la lune est bien la seule ce soir
A danser le tango

Car l'amour, c'est la mort
Et t'aimer, c'est saigner
Saigner de tous ses pores
Oui, l'amour c'est saigner
Oui, l'amour c'est la mort
Et toi, où est ton rire
Comme un empereur triste, livré à son sort
Je vois déserter mon empire
Je me dis que plus rien ne persiste
Plus rien à conquérir

Tu sais, j'ai fait ce deuil si triste
De nous deux, de toi, pour guérir
Mais si la mort nous sépare
Alors c'est de moi aussi qu'elle s'empare

Dans ma main, ce couteau
Cette entaille au poignet
Ressemble à ton sourire dans ton cerceau
Qui me dit qu'il faut partir, qu'il faut saigner

Je ne sens plus mon être
Et ma douleur s'en va
Adieu, avec toi je veux être
Adieu, le monde s'en remettra !

Je danse avec l'amour de toi
Je danse avec la mort
Et je crie à la nuit encore et encore
S'il te plaît, reviens-moi

Et je danse mon amour pour toi
Et je chante à la mort du jour
Cette chanson d'amour
Cette chanson pour toi

Cette chanson pour toi !

Seul le vent se faisait écouter maintenant.
Nous tous main dans la main.
Puis on se signa et je lui envoyai mon dernier baiser.
La princesse me dit :
-Louciano, tu as un devoir de poursuite.